

Avec Tyszblat, et d'île en île

Par André Descamps

“Chacun des hommes qui sont en moi a découvert son Amérique“ (F. Scott Fitzgerald)

De prime abord, un regard en travelling sur l'ensemble de l'œuvre de Michel Tyszblat nous informe qu'à l'instar de quelques grands aînés, elle se présente comme une suite de périodes distinctes figurant, selon l'“air du temps“, une production épisodique.

Mais ici s'arrête toute comparaison.

Inscrivons là plutôt sous le générique : initiations et questionnements d'un enfant du siècle. Artiste proprement inclassable ou comme dit la critique, non localisable, Tyszblat, encore que très informé des tendances dominantes, ne s'est reconnu dans aucune école, ni assujéti à la mode. Tout au plus, par admiration et par reconnaissance, s'est-il senti redevable envers Fernand Léger, pour qui “la valeur plastique de l'objet fabriqué est un thème actuel“. Mais avec le temps, Tyszblat s'est montré plus sceptique et plus critique devant les effets exaltants, étonnants ou pervers de l'inflation technologique. C'est qu'il s'est acquis une personnalité singulière qui, loin de souffrir des vicissitudes de son duel avec les réalités sensibles s'en enrichit et s'en structure.

On pense à son sujet à ce que disait Paul Klee : “sujet d'un complexe état de croissance, l'artiste est tenu de se multiplier sans se renier“. Dans un ordre d'idées voisin, Jean Piaget professait dans son cours de psychologie génétique que le développement de la sensibilité se poursuit durant toute la vie et que les phrases distinctes de ce processus ne sont que les effets des modes d'intégration du sujet aux milieux où il vit.

Le parcours intellectuel et artistique de Tyszblat s'inscrit parfaitement dans cette thématique. Il y a fort à penser qu'initié comme il le fut aux pratiques de l'analyse il a eu connaissance aussi de ces paroles de Freud : “La vocation de l'analyse est pleine d'infinies raisons qui précèdent l'expérience“. Ce n'est donc pas sans armure qu'il s'est mesuré aux réalités transitives de l'époque.

Ni lyrique, ni classiquement réaliste, ni abstrait, le projet artistique de Tyszblat incline à débusquer, à jauger à l'aune de son libre arbitre les forces profondes – souvent insoupçonnées du profane – qui meuvent et conditionnent le monde où nous vivons et dont nous vivons. Chez ce veilleur debout, la création en ses voies multipliées est exactement ce qui peut se définir comme une mise à l'épreuve des valeurs. Témoin engagé, alors que pour nos contemporains tout se transforme, que vitesse devient accélération, que technique veut dire énergie et que les média conquièrent la quatrième dimension, comment n'entendrait-il pas l'écho des désirs, des espoirs, et aussi des interrogations et des doutes qui hantent les hommes et n'éprouverait-il pas le besoin de les traduire par le moyen de son art ?

Pour obtenir une vue claire et en quelque sorte analytique de cette ruée effrénée des hommes et des produits de leur saison ou de leur folie, l'immobilisme eût été une attitude esthétiquement absurde. D'où pour Tyszblat cette nécessaire **prospection**, cette quête des anamorphoses signifiantes. Ce qui fait dire à Gilbert Lascaux que, moderne Ulysse, il s'aventure d'île en île, découvrant ou s'inventant des escales qui lui sont, au sens strict du mot, autant de points de vue. Michel Tyszblat, au demeurant agréé cette métaphore du navigateur solitaire dont le périple n'a pour but qu'une quête de la quête elle-même.

Comment se présente à nous l'archipel de ses terres explorées ? Apparaît en premier l'île des jouets ‘résolution plastique de quelle frustration enfantine ?) puis se signalent les rivages et les mirages de l'île cathodique où règnent les téléviseurs aux yeux fluorescents. Mais déjà se profile à l'horizon l'île des moteurs, là où l'anima et le pneuma des Anciens, dispensateurs de la vie et du mouvement respirent désormais au rythme des pistons et des soupapes. En

contrepoint se trouve l'île des écrous et des éléments. Selon la remarque pertinente de Martine Arnault, Tyszblat y chorégraphie le ballet des objets mécaniques, produits innombrables dont notre monde est tout à la fois exalté, saturé et perturbé.

C'est alors que les hommes, ceux de chair et d'esprit se rappellent à la conscience de l'artiste qui dès lors, remontant "des fleuves impassibles" aborde au quai des îles fondatrices des mégaloîles tentaculaires dont les rues, lieux de toutes les errances, sont insensibles à toute joie comme à toute peine.

Et voilà qu'au terme de son périple, Tyszblat retrouve ses frères humains, avec leurs espoirs obstinés, leurs doutes amers, leur fausse résignation, le tragique et le comique de leur condition.

Avec l'île des portraits et celle des grotesques est-ce la fin du voyage ?

Tyszblat est-il de retour à son itaque "plein d'usage" et léger d'illusions, mais non dépourvu d'indulgence et d'humour ?

A t-il bouclé son odyssée circulaire ou entendra-t-il encore "le chant des matelots" ?

Lui seul le sait... peut-être.

En revanche, ce qui ne fait aucun doute, c'est que notre époque tient en Michel Tyszblat un artiste de première grandeur qui, dans notre paysagerie culturelle occupe une place enviable et singulière.

Il possède l'exacte maîtrise de son métier. Qu'on en juge par la sûreté, la justesse de son dessin au trait décisif, qu'on soit séduit également par les richesses d'une palette dont les couleurs donnent magiquement leur plein sens à ses toiles (transparence des tons fluides qui caractérisent certains objets ou, à l'inverse, exubérance des taches colorées dont il habille, nouveaux acteurs d'une moderne comedia dell'arte, ses soliloquants "grotesques"). Est admirable aussi le judicieux décadré-recadré de bon nombre de ses tableaux.

L'œuvre de Tyszblat comble en nous une attente de lucidité souriante, sans concession mais sans amertume. "C'est la vie" dit l'un de ses personnages ; il faut en prendre son parti.

Sachons gré à Tyszblat d'être notre guide éclairé dans l'exploration des îles qui jalonnent nos partances et goûtons dans son sillage l'écume vivifiante d'une belle émotion esthétique.

À consommer sans modération sur un tempo de jazz, sa préférence dit-on.